

TIERS LIVRE #BOOST #14

*À partir de Samuel Beckett, *Immobile*,
in « Pour finir encore »
Ouvert du 15 au 22 juin 2025.*

ONT PARTICIPE

<i>Ugo Pandolfi</i> <i>À la fin du jour</i>	3
<i>Patrick Blanchon</i> <i>Et pour finir</i>	4
<i>Nathalie Holt</i> <i>Soir de juin</i>	7
<i>Anne Dejardin</i> <i>Nous sommes tous des traducteurs</i>	10
<i>Olivia Scélo</i> <i>Au bord de l'eau</i>	15
<i>Piero Cohen-Hadria</i> <i>Giuseppe</i>	17
<i>Solange Vissac</i> <i>Dans l'attente de ce qui se rapproche</i>	20
<i>Cécile Marmonnier</i> <i>Immobile, la dent</i>	22
<i>Philippe Sahuc Saïc</i> <i>Immobile contre un vélo</i>	25
<i>Pierre Ménard</i> <i>Entre nous soit dit</i>	26
<i>Clarence Massiani</i> <i>Crépuscule</i>	29
<i>Valérie Mondamert</i> <i>Tandis que le ciel vire</i>	31
<i>Pascale Thomas</i> <i>À la dérobée</i>	33
<i>Caroline Diaz</i> <i>Puis la tête très légèrement s'incline</i>	35
<i>Catherine Plée</i> <i>Plus noire que la nuit même</i>	37
<i>Ève François</i> <i>ZenzaZazenZenZa</i>	40
<i>Natacha Y.</i> <i>Granularités</i>	42
<i>Michèle Cohen</i> <i>Bleu Magritte du soir</i>	45
<i>Isabelle Bouillot</i> <i>Tout son corps devient rivage</i>	47
<i>Jean-Luc Chovelon</i> <i>Entre chien et loup</i>	48
<i>Monika Espinasse</i> <i>Abandon</i>	50
<i>Isabelle Charreau</i> <i>Son heure</i>	52
<i>Catherine Koeckx</i> <i>Solstice</i>	54
<i>Christine Eschbrenner</i> <i>Extrémités</i>	56
<i>Juliette Derimay</i> <i>Tout immobile donc</i>	58

UGO PANDOLFI | À LA FIN DU JOUR

devant l'albizia

demeurer sans mouvement

l'arbre se ferme

Et pour finir la chaise épouse le fondement, bois sans coussin. Et pour finir le livre posé sur les genoux, immobile comme un chat guettant l'oiseau, gueule mi-ouverte. Et pour finir les mains reposent sur la couverture fraîche et la fraîcheur monte : pulpe des doigts, paume, poignet, avant-bras. Et pour finir parvient à l'épaule qui s'émeut, s'abaisse, dialogue en silence avec sa consœur : *abaisse-toi donc aussi ma sœur*. Le buste participe au colloque muet, veut aussi en être, fléchit mais pas trop. Et pour finir le crâne se sert du regard pour trouver là-bas la fissure dans le vieux mur. Le mur au-delà de la fenêtre sud. Le mur qui soutient la toiture de l'ancienne écurie devenue atelier. Une écurie qui dégage encore parfois le soir des odeurs de crottin si touchantes. Quatre murs de pisé dont un offre à l'œil une fissure sombre comme appui pour maintenir le crâne dans l'axe. Et pour finir parfois la paupière se fait lourde — porte qu'on referme ou qu'on rouvre, quelque chose de battant. Qui bat comme diastole et systole. Qui monte et descend comme la marée. S'il n'y avait pas de mur, s'il n'y avait ni atelier ni écurie, si c'était la mer avec ses vagues et l'œil qui divague cherchant un appui, une fixité impossible mais déjà presque gagnée par le mot qu'elle inspire. S'il n'y avait que la mer et l'œil s'amusant à rêver l'immobile au milieu du mouvement. Le crâne laisse décrocher la mâchoire d'aise, se met à renifler. S'il n'y avait que la mer clapotant jusqu'à cette ligne d'horizon où le vieux soleil plonge, éclaboussant le bleu-vert d'or et de sang. Les jambes en deviendraient dingues, danseraient la gigue. Les mains se

transformeraient en poings pour soulever le corps qui, un instant debout, étonné d'être debout, s'approcherait de la fenêtre. Pourrait-il y avoir quelque chose de véloce pour marquer l'immobile ? Un oiseau qui plane, n'importe quel insecte, mais pas la pluie — trop de bruit et les petits cris étouffés qu'elle présage. Quelque chose qui rompe l'étendue pour l'agrandir encore, dit le crâne toujours à chercher avec les yeux écarquillés quelque chose et rien. Quelque chose qui bat comme un cœur, un rythme — n'allons pas chercher du sentiment là-dedans. Pour finir enfin le corps est debout devant le mur mer horizon infini : rien de net rien de flou, cette accommodation de l'entre-deux. La salive reflué, la langue sèche, un choix entre mouillé et sec pour en finir comme font toutes choses ici sans faire d'histoire. Sans faire d'histoire se rasseoir et considérer stoïquement la suite. Il faut que ces choses sans suite aient une suite en apparence, sinon rien. Le corps retrouve sa position de scribe, palimpseste immobile assis sur la chaise. Immobile est toujours une idée de vitesse qu'on ne voit pas. Immobile le corps se balance imperceptiblement d'une fesse sur l'autre en quête d'un équilibre par le déséquilibre. Imperceptiblement. Au ralenti ou au contraire à vitesse que l'œil ne peut capter. Le corps est là, le corps n'est plus là, il reste encore un peu la chaise, un peu la fenêtre, le mur, la mer, imperceptiblement ou au contraire à vitesse que l'œil ni le crâne ne peuvent capter. Le sexe est aussi là, il faut bien dire que le sexe fait semblant d'être immobile. Il l'est par la force des choses et il résiste aussi à la force des choses par la force des choses. Le sexe est là dans l'entrejambe, il ne fixe rien d'autre qu'un présent perpétuel pour ne pas sombrer dans le ridicule de l'avenir ou de la nostalgie. Le sexe a fait le boulot, il est au repos, s'il pouvait il irait

s'asseoir avec sa canne à pêche au bord du fleuve pour faire semblant de faire quelque chose. Mais son lieu est l'entrejambe, il ne quitte pas son lieu, il reste sentinelle à contempler avec l'œil les fissures, sexe et œil compagnons de fissure. La main n'a jamais lâché le livre qui s'ouvre à nouveau, la paume puise la fraîcheur. L'épaule répond à l'autre pour un redressement auquel le buste se réjouit de participer. L'œil dérive de la fissure vers l'ombre du crépi. Revient à la fissure. De temps en temps descend vers les mains et peine à les reconnaître. L'œil connaît les mains à sa façon qui n'est pas la plus réelle. L'œil fabrique une image des mains qu'il conserve comme des bocaux dans l'obscurité d'une cave. Mais là, posées sur la couverture fraîche, ces mains semblent étrangères, presque empruntées. Revient à la fissure. Revient aux mains. Revient à l'ombre. *il n'y a donc rien à voir ?* se demande silencieusement le crâne. L'oreille n'a pas dit grand-chose pendant tout ce temps, elle devait penser à autre chose. Elle était concentrée intérieurement sur autre chose. Et c'est juste avant la fin du jour, juste avant que la grosse boule de feu tombe dans la fissure et y disparaisse qu'elle guette le bruit final. Est-ce que finir fait du bruit ? L'oreille a des avidités comme le sexe et l'œil, une faim de fin. Les pieds ne bougent pas, ils savent ce que ça coûte. Ils restent cois. *Et moi alors, dit le livre, je sers à quoi ? Toi, dit la bouche sans desserrer les dents, tu seras le mot de la fin.*

Soir de juin. Jour long. Ta fenêtre baille au nord. Coup d'œil. Là. Passant. Coup d'œil traversant. Oblique. Par ta fenêtre au nord cap aux verts. Coup d'œil obliquant sur jardin. Inventaire de propriétaire. Vue sur houx. Rosiers sans fleurs. Olivier. Pots divers. Herbes en friche. Chemins tondus. Trois avec Pâquerettes. Atelier maison crépi moche. Chaises. Table. Chiures de pies. Gamelle de chatte morte. Ciel par-dessus. Juste un nuage pour dire . Balles et ballon. Ballon Crevé. Doux soir de juin. Par la fenêtre nord traversant. Cap au sud à travers vitre. Toi dans ta pièce verre en main buvant. Lui dans sa terre. Intérieur vers extérieur. Du dedans vers dehors. Vue sur jour en extinction. Vrai jour encore. Ambré. Vrai jour de soir allant vers sa fin. Vrai jour de juin en descente lente. Calme. Vent en berne. Mais de ce côté. Voire ici. Là. De ce côté de la vitre au nord. Dedans. En intérieur. Ton corps qui bouge. Trop de mouvements encore. Ton corps tout à son agitation. Mouvement comme pellicule protectrice. Armure de gestes. Ton corps. Lui. Agité. Assoiffé. Bavard. À ce moment du moment. Ici. Là. Tout de suite. En ce commencement de soir. Ça bouge encore. Trop. Encore. Coup d'œil oblique. Mâchoires serrées. Coup d'œil oblique précipité. Pieds en aller-retour. Coup d'œil avalant la mousse d'ambre. Visitant ses peurs. Œil traversant par nord. Se parlant avec gestes. Trop. Regardant l'or dehors avec agitation. Buvant. Marchant de long en large. Corps bavard. Pour finir ça commence par cette agitation. Du moins ce soir. À force d'aller-retour creuser son calme. Toucher à l'immobile par le mouvement. Jusqu'à épuisement : *that's my character*

disait le scorpion à la grenouille traversant la rivière sur son dos avant de la piquer. Bouger encore. Passer d'une pièce dans l'autre. Aller d'une pensée à l'autre. Toujours une bonne raison de ne pas se poser. De ne pas s'arrêter. Pense à ce tableau devant lequel ton cœur avait cessé de battre. Ton cœur à l'arrêt ce jour-là. Pense à ce rouge d'apesanteur. De pure couleur. Pense à ton corps devant lui. Immobile. Ton corps devant le tableau comme sur la pointe des pieds. Bras longs. Mains longues. Tout immobile. Immobile mais ouvert. Jusqu'aux cils. Tout calme. Recevant. Ce tableau qui t'avait saisie par le col avec douceur. Et d'un coup plus rien ne bougeait . Mets-y toi face au soir de ce soir comme face au tableau de ce jour-là. Ne bouge plus. Regarde. Tout se couvre d'or. Là dehors. Mosaïque du couchant. Mais regarde. Tiens-toi tranquille. Là sur cette chaise. Là assise. De paille et bois cette chaise un peu bancale comme toi. Tiens-toi là immobile. Toute yeux. Comme tu te tenais face à la femme dans la lumière qui tenait sa tête hors de son trou pour s'y enfoncer lentement tout à fait. S'enfouir . La femme sur la scène. La femme comme le jour qui tombe. Comme la charge lente du rideau du soir. Elle avec ses mots. En extinction. Comme l'orange disparaissant à l'ouest. Tombant doux derrière la terre. Tirant sa nuit. Et ce bleu dans le prolongement. Pense à toi enfant devant celle qui bougeait les lèvres dans la lumière de la scène et tu ne bronchais pas d'un pouce. Ni d'un cil. Tu gobais bouche ouverte. Pense à cette sidération douce. Offre au soir ta manne contemplative. Arrête-toi de bouger. Sors ton calme offre le au soir. Il le réclame. Pense au tableau. À l'éblouissement du tableau. Pense à la femme au trou dans la lumière. Mets-toi sans remuer devant la fenêtre. Prends l'or du soir pleine face. Vis-le. Mets- toi face au

déclin du jour. Déclin. Voilà le grand mot. Le mot tragique. Mets-toi juste face à l'effacement de ce jour de juin. Son extinction calme. De presque été. Bois sa lenteur. Tu bouges encore. Suspends la robotique intérieure. La saccade respiratoire. Le tressautement. Reste là assise. Mains calmes. Par le travers dehors contemple. Par l'ouest le couchant creuse son lit. L'autre rive se dore. Vitesse lente. Ton corps s'est déposé. Ton corps se plie au bois de cette chaise . S'y informe. S'y oublie. Tout à l'orange en décroissance. Tout à la course ralentie du jour vers la nuit. Extinction toute proche. Affaire de minutes. Charge lente du rideau avec couleurs. Sans précipitations. Reflets. Éclaboussures. De l'orange au bleu en passant par les roses. Arrosant d'or la mosaïque de verts. Et ce fouillis de jardin assoiffé. La terre desséchée. Feu ta journée bientôt. S'étirent les ombres. Vient le sombre. Viendra la nuit. Pour finir. La nuit. Elle encore. La même pas la même. Elle. Toi assise. Fenêtre pleine face. Vous. Toi. Et la nuit. Dehors dedans. Joli soir de juin. De presque été. De presque nuit. Toi. Immobile. Bras nus. Pieds aux barreaux de la chaise. Œil traversant. Versant nord. Cap au sud. Mâchoires déliées. Langue au repos dans la cavité humide. Dents calmes. Toi tout au jour t'effaçant. Tout au jour s'effaçant. Toi tout à l'éblouissement du passage. Ultime Grand huit des ors. Jet de roses. Puis repos. Pas un souffle. Pas de drapeau dans le canal. Juste une pie. Le battement de ses ailes. Juste sa crécelle. Toi immobile. La mosaïque verte s'exténuant. Ors glissant vers l'abîme. Là juste derrière la terre. Et bleu. Puis noir.

Nous sommes tous des traducteurs. Dès qu'on écrit, on traduit. Même s'il s'agit de notre langue maternelle. On cherche un langage adéquat dont on respectera les règles pour le faire suffisamment universel au moins pour quelques-uns et donc compréhensible par eux aussi.

Vivre fait pareillement de nous des traducteurs. On cherche pour le corps le mouvement, la position, la posture, la stature pour que les autres le comprennent assez pour se pousser un peu, élargir le cercle, ne plus se tenir dos tourné, lui laisser ou lui faire une place.

Le verbe comprendre ne signifie pas seulement rendre compréhensible, mais aussi contenir qui est différent d'appartenir avec dans la théorie des ensembles en mathématiques deux sigles bien distincts pour l'un et l'autre. Le premier a l'ouverture de son C ouvert vers celui auquel l'élément appartient avec une petite barre horizontale en son centre, tandis que l'autre ouvre son C est inversé et a son ouverture vers celui qui englobe.

Dès que « comprendre » est refusé par le cerveau : un puits sans fond qui aspire tout le corps. Le corps devenu inerte comme poupee de chiffon. Une force maléfique le jette dans ce gouffre. Hop, par-dessus bord dès... Tout s'embrouille. La clarté du jour a disparu, le raisonnement a perdu sa limpidité. Nuit noire. Ce basculement dont on ne revient pas.

Contre cette nuit-là, elle lutte. Elle écrit comme on range, comme on remet de l'ordre. On définit ses personnages, on les nomme, on les fait naître à un endroit à une date,

on fixe leur passé, leur avenir aussi, on assigne leur devenir et parfois leur fin. Plus rien ne peut leur arriver. On a vaincu les forces malfaisantes du chaos. Le corps immobile qu'on place chaque jour à la même heure devant la même fenêtre pour l'astreindre à ce travail par essence inachevé, et jusqu'à la fin il restera inachevé, il rescelle en lui l'inachevé, l'inachevé le définit, le corps immobile et astreint pour quelques heures à ce travail-là, tandis que le jour efface la nuit. Il y a toujours une rose pour cogner à la fenêtre à sa droite et lui tenir compagnie. Il y en a toujours une pour succéder à l'autre. Son état évolue vite. Jusqu'au moment où un vent plus fort finit par se lever. Il la balance de plus en plus violemment comme on secouait autrefois les enfants pas sages, jusqu'à ce qu'une ultime secousse ne fasse éclater la fleur lourde de la plénitude des jours passés en une envolée de pétales blancs comme une explosion de joie et de pétard de 14 juillet. Les roses ne sont jamais les mêmes. L'état du corps évolue moins vite. Le corps s'abîme d'immobilité. Tous les matins elle habille son corps d'immobilité pour écrire.

We are all translators. As soon as we write, we translate. Even if it's our mother tongue. We seek an adequate language whose rules we will respect to make it universal enough for at least a few people and therefore understandable by them too.

Living similarly makes us translators. We seek the body's movement, position, posture, and stature so that others understand it enough to move forward a little, widen the circle, no longer stand with their backs turned, leave or make room for it.

In French the verb "to understand" doesn't just mean to make understandable, but also to contain, which is

different from "to belong," with two very distinct acronyms in set theory and mathematics. The first has its C opening toward the one to which the element belongs, with a small horizontal bar in its center, while the other's C is inverted and has its opening toward the one that encompasses it.

As soon as "understanding" is rejected by the brain: a bottomless pit sucks in the entire body. The body becomes inert like a rag doll. An evil force throws it into this abyss. Hop, overboard as soon as... Everything becomes muddled. The brightness of day has disappeared, reasoning has lost its clarity. Dark night. This shift from which one never returns. She struggles against that night. She writes as one organizes, as one restores order. She defines her characters, names them, makes them born in a place on a date, fixes their past, their future too, assigns their future and sometimes their end. Nothing can happen to them anymore. She has vanished the evil forces of chaos. The motionless body that is placed every day at the same time in front of the same window to force it to do this essentially unfinished work, and until the end it will remain unfinished, it seals the unfinished within itself, the unfinished defines it, the motionless body forced for a few hours to do this work, while the day erases the night. There is always a rose to knock on the window to its right and keep it company. There is always one to succeed the other. Its condition evolves quickly. Until the moment when a stronger wind finally rises. It tosses it more and more violently as one used to shake naughty children, until a final jolt bursts the flower heavy with the fullness of days gone by in a flight of white petals like an explosion of joy and a Bastille Day firecracker. The roses are never the same. The state of the body evolves less quickly. The body is

ruined by immobility. Every morning she dresses her body in stillness to write.

Wir alle sind Übersetzer. Sobald wir schreiben, übersetzen wir. Selbst wenn es unsere Muttersprache ist. Wir suchen nach einer angemessenen Sprache, deren Regeln wir respektieren, um sie zumindest für wenige Menschen universell genug und damit auch für sie verständlich zu machen.

Das Leben macht uns ähnlich zu Übersetzern. Wir suchen nach der Bewegung, Position, Haltung und Statur des Körpers, damit andere ihn so weit verstehen, dass sie ein wenig vorrücken, den Kreis erweitern, nicht länger mit dem Rücken zu ihm stehen, ihm den Rücken kehren oder ihm Platz machen.

Auf französisch bedeutet nicht das Verb „verstehen“ nur „verständlich machen“, sondern auch „enthalten“, was sich von „gehören“ unterscheidet, mit zwei sehr unterschiedlichen Akronymen in der Mengenlehre und Mathematik. Das erste C öffnet sich zu dem Element, zu dem es gehört, mit einem kleinen horizontalen Strich in der Mitte, während das andere C umgekehrt ist und sich zu dem Element öffnet, das es umschließt.

Sobald das Gehirn „Verstehen“ ablehnt, saugt ein bodenloser Abgrund den ganzen Körper ein. Der Körper wird träge wie eine Stoffpuppe. Eine böse Macht wirft ihn in diesen Abgrund. Hüpf, über Bord, sobald ... Alles wird durcheinander. Die Helligkeit des Tages ist verschwunden, das Denken hat seine Klarheit verloren. Dunkle Nacht. Diese Verschiebung, aus der man nie zurückkehrt.

Sie kämpft gegen diese Nacht an. Sie schreibt, wie man organisiert, wie man Ordnung wiederherstellt. Sie definiert ihre Figuren, benennt sie, lässt sie an einem Ort

zu einem Datum geboren werden, legt ihre Vergangenheit fest, auch ihre Zukunft, bestimmt ihre Zukunft und manchmal ihr Ende. Nichts kann ihnen mehr passieren. Sie hat die bösen Mächte des Chaos vertrieben. Der reglose Körper, der jeden Tag zur gleichen Zeit vor dasselbe Fenster gestellt wird, um ihn zu dieser im Grunde unvollendeten Arbeit zu zwingen, und bis zum Ende wird er unvollendet bleiben, er versiegelt das Unvollendete in sich, das Unvollendete definiert ihn, der reglose Körper, gezwungen für ein paar Stunden diese Arbeit zu tun, während der Tag die Nacht auslöscht. Immer klopft eine Rose an das Fenster rechts von ihm und leistet ihm Gesellschaft. Immer folgt eine auf die andere. Sein Zustand entwickelt sich schnell. Bis zu dem Moment, da endlich ein stärkerer Wind aufkommt. Er wirft ihn immer heftiger hin und her, wie man früher unartige Kinder schüttelte, bis ein letzter Ruck die Blume, schwer von der Fülle vergangener Tage, in einem Schwall weißer Blütenblätter zerplatzen lässt, wie eine Explosion der Freude und ein Kracher zum Nationalfeiertag. Die Rosen sind nie gleich. Der Zustand des Körpers entwickelt sich weniger schnell. Der Körper ist ruiniert durch die Unbeweglichkeit. Jeden Morgen kleidet sie ihren Körper in Stille, um zu schreiben.

Éclat déjà d'une journée qui commence à peine, l'enfant s'installe au bord de l'eau. Il est seul. Il est assis sur le rebord cimenté qui enferme l'eau du barrage, ses jambes pendent dans le vide, elles ne touchent pas la surface. Le lac immobile est à peine troublé par le fil qui rompt la lumière argentée. Il tient la canne à deux mains assez fermement même si le plus probable aujourd'hui est qu'il ne se passe rien. Rien d'autre que le temps qui s'arrête au bout d'un fil et qui rembobine tous les portraits figés des pêcheurs passés là depuis le commencement. Avant le barrage même, au bord d'une rivière en liberté qui traversait le pré. Avant la route goudronnée qui coupe l'espace boisé, sur un chemin de terre délimité par un muret de pierres sèches. Dans la gloire du matin tout recommence en boucle. L'enfant fixe le point exact où le fil de nylon disparaît de l'autre côté, il tente de saisir le mouvement imperceptible des ronds d'eau, l'endroit où l'onde se fige et se durcit comme une plaque métallique. Il ne voit rien au travers, les rayons blancs du soleil annulent les images, le regard se fatigue à vouloir transpercer le voile opaque. Il ne sent pas la griffure de la pierre sur les cuisses, la brûlure sur la peau de l'autre côté, pas encore. La main crispée sur la tige de bambou déplie les doigts un par un, rien n'a tremblé de l'autre côté. Les pieds s'agitent un instant, les orteils remuent pour chercher l'air dans les sandales de cuir, la lanière serre un peu plus la cheville. Il sourit. La canne vibre un instant, il la soulève d'un poing ferme deux trois fois, puis tout reprend sa place là sur le calque posé sur la réalité ce matin. La montagne devant lui ne

traduit rien du mystère qui l'impose depuis des millénaires dans ce paysage, il n'a plus besoin de savoir, la force tranquille de sa présence annule l'angoisse qui exige des réponses. Il comprend que l'espace peut contenir le temps tout entier. Il comprend qu'il est là parce que d'autres se sont tenus au même endroit avant lui. Il sait qu'attraper les poissons ne changera rien, ils sont à peine importants. Dans ce lieu même, où l'air est un peu plus vif, l'eau un peu plus pure, les fleurs plus sauvages, les bêtes plus nombreuses, il gagne le sentiment de l'existence. Aucune émotion ne peut le faire ressentir, c'est le simple contact d'un corps parmi les choses, d'un corps qui prend forme avec la pierre avec le bois avec l'eau. C'est le simple contact d'un corps qui répète tous les gestes, l'agitation infime des jambes, la légère crispation des mains, le tremblement de l'eau. C'est la métamorphose d'une eau vive, des herbes dansantes et du vent dans l'insolation qui annule la durée à jamais.

Je m'appelle Giuseppe mais tout le monde dit Peppino parfois Pepe mais c'est rare. Giuseppe dans votre langue c'est Joseph. Je suis bien obligé de traduire sinon comment vous comprendriez ? Peppino est un diminutif qui a quelque chose d'enfantin. Ça m'est resté. Je suis resté un enfant. Une espèce d'enfant encore. Le petit Pepe c'est ça que ça veut dire. Le petit Jojo on pourrait dire. Non vous ne comprendriez pas. Je ne m'allonge jamais. Je dors debout comme les chevaux ou assis comme dans le temps. Je suis armé. Je garde. Je suis de garde. Dans le bureau. Au fond du couloir. Même si je vous expliquais vous ne comprendriez pas. Vous n'avez qu'une idée en tête et c'est celle de nous condamner. C'est vrai que voilà trente jours nous avons abattu son escorte. Moi même dans cet uniforme idiot comme ils le sont tous j'ai tiré j'ai tué mais je ne regrette rien. Cinq hommes sont morts mais je ne regrette rien. S'ils avaient pu nous tuer ils l'auraient certainement fait tout autant. Ils faisaient leur métier et savaient qu'ils avaient leurs vies dans la balance. Tout comme nous. On les payait pour ça. Nous nous avons nos convictions. Combien des nôtres sont morts ? Mara tuée sous nos yeux alors qu'elle se rendait. Combien sans que jamais ne soit puni le ou les tueurs ? Nous avons une guerre à mener. Et à gagner. Dehors tout est calme. Il y a un palmier qui doucement va et vient. Derrière la cloison lui il dort. Et moi je le garde. Je n'ai aucune sympathie pour lui. Je ne le hais pas non plus. Je ne le connais que par ce qu'il a fait et ce qu'il a couvert. Tout à l'heure j'ouvrirai la petite porte pour qu'il puisse respirer un peu. Le type souffre

d'asthme et il est là à griffonner assis sur son lit. Il est là je le garde et je le soigne. Il doit rester en vie. Ses médicaments. Ses lunettes. Les légumes qu'il aime. Je lui ai même enregistré une messe pour qu'il puisse l'écouter religieusement. C'est un type que je ne comprends pas. En tout cas pas vraiment. Je commence à le connaître maintenant. Ce n'est pas qu'il soit impoli mal élevé ou arrogant. Il reste à la place qu'on lui a donnée. C'est vrai que ça ne servirait à rien mais si j'étais à sa place et je le suis en un sens je suis aussi prisonnier mais si j'étais à sa place je crierai je foutrai le bordel dans cette pièce je briserai le lit le chiotte la tablette je me battrais je me défendrais mais lui non. Rien. Le matin il se rase et prie. Le soir il écrit et s'endort. Sans doute souffre-t-il je suppose mais il n'en laisse rien paraître. Il écrit et il parle avec Mario sans jamais rien dire de vraiment précis ou d'intéressant. Il dit être loin de sa famille. Il dit qu'ils ont besoin de lui. Sa famille et surtout ce petit fils qu'il dit s'appeler Luca. Il voudrait qu'on le libère évidemment. Il voudrait qu'on soit raisonnable et que ça ne sert à rien de le garder en prison. Il contourne et fait comme si il savait ce qui allait arriver. Comme si on allait le rendre contre rien ou deux ou trois des nôtres. Mais non. Ce n'est pas assez. Mais lui il parle il parle. On a cessé de faire attention à ce qu'il dit. Ça ne nous intéresse pas. Ça ne nous intéresse plus. Le procès s'est terminé tout à l'heure. Coupable forcément. J'ai voté pour. Au contraire de certains de mes amis qui sont dans la cuisine et qui mangent en silence. On mange pour se nourrir mais on n'a pas faim. Voilà bien longtemps qu'on ne mange plus avec plaisir. On n'a pas envie de rire. Lorsque en ville on a appris l'enlèvement il paraît que des gens se sont réjouis et ont ouvert des bouteilles d'alcool pour boire à notre santé et à notre

survie à notre réussite et à la fin de ce gouvernement pourri et corrompu. C'est possible. Mais on ne boit pas de vin on ne boit pas d'alcool. Forcément coupable. Il n'y a rien à y faire et simplement continuer à avancer et continuer à se battre. Je suis là et je le garde et bientôt il va s'endormir et bientôt moi aussi. Quelques minutes de repos. Ma garde jusqu'à ce qu'on me relève. Assis là devant la fenêtre ouverte. Il fait doux la nuit tombe le parfum des fleurs et le vent dans les arbres. Il fait doux. Je le garde. Assis là seul. Debout. Les autres sont dans la cuisine et mangent sans rien dire. Il n'y a plus rien à dire. Assis seul avec mon arme dont je me servirai pas. L'autre écrit encore et je ne le comprends pas. Peut-être à sa femme peut-être à ses amis. À ceux qui l'ont trahi et laissé tomber comme un vieux chiffon sale. Il n'est pas si vieux et se porte encore bien. Demain Mario reviendra et lui annoncera le verdict. Ce sera la mort et il ne le sait pas. Forcément. Il ne nous reste rien d'autre sinon sa vie même. La mort forcément donc

SOLANGE VISSAC | DANS L'ATTENTE DE CE QUI SE
RAPPROCHE

Dans l'attente de ce qui se rapproche. La fenêtre à droite. Le rideau blanc isole. La chaise avec des accoudoirs laisse aux bras le repos. Poser un bras dessus. L'autre est replié contre le ventre. Se savoir au seuil. Un livre posé sur le petit bureau derrière n'est pas d'un grand secours. On fait face. On tente de faire corps. Le temps s'écoule même si on ne fixe pas l'horloge. Cela traverse. On cesse de distinguer. On déplace les lunettes sur le dessus de la tête. Le regard se fait flou. Manière de s'isoler et de penser moins fort. Les murs se désagrègent. On dirait presque des vagues. Les photos accrochées au mur de gauche s'indistinctent. Les visages se fondent et l'on ne sait plus qui est qui. Il n'y a plus de sujets. Le tableau d'un paysage de Toscane n'est plus qu'une surface rouge et terreuse. Les bras s'engourdissement. Tout le corps s'engourdit. Avec la vision de myope peut-être que l'impossible serait possible. La réalité serait autre. Il y aurait comme une sorte d'espoir. Ou de déni. Et les songes pourraient prendre corps. Mais on replace les lunettes devant les yeux. On reprend la mesure de l'espace et du temps. Déplier son corps sans faire grincer la chaise. S'étirer un peu. Les épaules sont tendues. La nuque raide. Rejoindre en deux pas la fenêtre. Derrière le rideau blanc. Laisser une vision incertaine se décliner encore un peu. Rester à l'infinitif du regard. Fixer, se taire, attendre, laisser faire ce qui doit. Doucement repousser le voilage et voir la vie qui s'active dans la rue. Suivre un passant des yeux qui se dirige vers la place. Imaginer ce qu'il fait là et où il va. Un

roman pourrait commencer là. Une vie pourrait recommencer. Une histoire ressusciter. Une femme un peu âgée marche avec difficulté. Elle trébuche puis retrouve l'équilibre. Quelqu'un s'arrête auprès d'elle. Des mots s'échangent. Les visages se sourient puis les corps se séparent. Chacun avance sur son chemin. On lève le visage vers le ciel. Il est pommelé comme on les aime. Pas de bleu insistant. Mais du bleu teinté de blancs. Du blanc à rêver. *Rien que du blanc à songer.* L'esprit s'évade avec les mots de Rimbaud. Un instant un sourire se dessine sur les lèvres. On s'échappe de la pièce. L'air est plus léger. On n'a pas bougé. On est toujours derrière le rideau qui revoile la fenêtre. Une légère torsion du corps vers l'arrière pour revenir à la réalité. Rien n'a changé. On est encore sur le seuil d'un au-delà. Rien ne traverse. On fait un pas vers. Puis on avance la chaise plus près. Sur l'oreiller le visage est immobile. Le souffle est si faible. Se tenir prêt. On ralentit son propre souffle. On se concentre sur sa respiration. Comme si cela pouvait aider. On est dans l'instant. On voudrait presque dire en pleine conscience. On ne bouge pas. Les mains sont posées sur les genoux. Le dehors n'est plus. Le regard se fixe sur une tache sur le mur opposé à la fenêtre. On voit une tache. Une tache qui a la forme d'une silhouette. Immobile bien sûr. On voudrait un peu d'air pour l'animer. On sait bien que cette pensée est ridicule. Mais elle traverse quand même. On penche la tête sur un côté. Le visage sur l'oreiller n'a pas bougé. On se sent seul. Face. Se dire qu'il faut tenir. Même si...Un roulement de chariot se rapproche dans le couloir. C'est l'heure du goûter. Dans la bouche un goût de terre.

Il fait encore jour. Les premiers jours de l'été sont longs longs. La baie vitrée fixe ne s'ouvre pas. Assise immobile sur une chaise depuis suffisamment longtemps pour dire qu'elle est inconfortable suffisamment inconfortable pour être mal assise mais assise même inconfortable c'est toujours ça d'être assise et de regarder à travers la baie en relevant la tête. Pas assise la tête tombant sur la poitrine les épaules relâchées non la tête relevée et droite le dos droit et les fesses bien au fond de l'assise les reins calés à la naissance du dossier. Il fait encore jour mais plus pour très longtemps quand la nuit sera longue très. Alors les yeux essaient de retenir le plus longtemps possible la lumière de cette journée encore ordinaire. Relever la tête pour regarder au-delà de la baie vitrée en direction de ce que les gens d'ici nomment la Dent. A travers un léger voile de brume et de chaleur à moins que ce ne soit le regard qui se voile. On ne peut pas vraiment savoir. La vitre est peut-être sale. Tous ces voiles qui s'ajoutent éloignent la silhouette canine d'un bras. La main aimeraient toucher la roche dure mais elle repose inutile et lourde sur la cuisse. Les deux mains reposent sur le haut des cuisses. Inutiles et lourdes. Si de plus près les veines de la roche délivrent message quel message. La Dent crève un ciel rougissant comme gencive sanguinolente rougit. Tout cela est diffus. Le paysage est diffus. Le fourmillement dans les bras inertes lui aussi diffus se propage dans les poignets descend dans les mains s'installent dans les doigts. Le clignement des yeux ajuste la vision au millimètre. Les yeux ouverts mais s'ils se ferment la vue

derrière la baie vitrée s'inscrit envers et contre tout en négatif à l'intérieur des paupières vertes et fermées. Les coudes se cognent aux montants métalliques de la chaise qui finissent par marquer la peau. Le ciel en gencive ne s'empourpre plus tant que ça. Il atteint son apogée et le regard emmagasine ce rideau de pourpre avant qu'il ne soit trop tard. Parce qu'il est déjà tard alors trop. Doigts remuent paumes s'ouvrent et se ferment plusieurs fois deux fois trois fois tandis que les yeux fixent la montagne. Sur le sol pieds posés à plat viennent se croiser sous la chaise pied droit dessus avec pointe retenant pied gauche enroulé sur cheville droite. Rien ne bouge. Rien en apparence ne bouge. L'ombre semble gagner du terrain avec effort comme si quelque chose essayait de retenir la nuit ne voulant pas qu'elle arrive trop vite. Trop vite trop tard. Le ventre est dur les muscles rentrés la respiration pourtant. Regard toujours rivé à la vacance du ciel à la vacance de l'instant. Au même moment le soleil couchant fait une percée et ensanglante les fenêtres de la façade. La baie vitrée n'est pas épargnée. Elle rougeoie. Tête tournée devine ce qui se trame à l'ouest. Néanmoins assise. Ne pas bouger. Retenir le moment. Bouger modifierait les angles d'appui des pieds sur le sol élèverait le regard au-dessus peut-être du sommet. Les voiles obscurcissent l'épaisseur du jour. A mesure que la lumière du soir emplit l'espace intérieur l'air pénètre les poumons. Les derniers rayons filtrent l'opacité comme ils l'ont toujours fait. Encore et encore. Les ombres se font trompeuses. Le passage de la lumière à l'obscurité aveugle encore si les yeux essaient de la fixer. Immobile dans le carré défini par la chaise imaginer le carré de lumière projeté à l'intérieur de la pièce sur le linoleum par la vitre si elle avait pu s'ouvrir et renvoyer les

rayons comme éclat de verre brisé. Immobile face à l'immensité des montagnes se tenant massives et déesses si proches loin pas tant que ça au point qu'elles ne disparaissent pas. Fixer avant qu'il ne soit trop tard le sommet s'aplatissant dans l'obscurité. Poings de nouveau se ferment relâchent les mains quittent le haut des cuisses tombent de chaque côté des montants froids de la chaise forçant l'intérieur des coudes à se plaquer contre. Opérer quart de tour et ressentir vive douleur. Les mains sont toujours inutiles. Les bras s'écartant légèrement semblent se balancer s'agitent maintenant évacuant les fourmis. Les paupières clignent les épaules remontent la tête bascule en arrière revient à sa place. Indomptable la Dent découpe son ossature de granit. Ce qui reste d'ombre à son entour noircit. Par pans entiers à ses flancs. Les mains regagnent en corbeille le haut des cuisses. Attendent. Signe d'impatience les pieds devant se jettent en l'air reviennent se croiser sous la chaise le pied gauche tordu sur l'orteil supportant le pied droit enroulé sur la cheville gauche extérieure. Corps immobile le temps file. Corps immobile pas tant respire. Si corps en mouvement file le temps plus vite. La vitre de la baie s'opacifie empêchant toute lumière de rester plus longtemps. Le chien de la nuit colle au carreau. Le dos colle à la chaise. La rétine agrandit la nuit qui tombe maintenant avec largesse. Les mains sages assises sur la chaise inconfortable bon sang s'affolent délaissent momentanément baie vitrée chaise se lèvent posent leurs yeux sur la machine dont le bip trébuche s'enraille sonnerie alerte.

La course s'arrête enfin un peu, finies les gifles des branches, les bourrades des termitières à faire déraper sur la piste boueuse, le souffle chaud et humide de la nuit d'hivernage pesant contre mon avancée. Mes fesses sont calées comme elles peuvent contre le cadre du vélo. Il va y avoir un peu d'acrobatie à faire pour accéder à mon pied droit et de là à cette tong qui ne cesse de se défaire, à cause des suçons des flaques où il a déjà fallu s'arrêter avant. Il faut essayer de réparer un peu solidement. Pour le moment, l'absence de vue est égale à l'absence de son. Noir et silence sont confondus, enserrément total. Quelle envie qu'une évolution de cela se fasse sentir ! Mais ne se fait sentir que l'enfoncement des pieds dans la boue, le ruissellement de la sueur tout le long du corps et la pression désespérée du cadre contre mes fesses qui glissent alors que le vélo s'enfonce aussi peu à peu...

Tout replié à nouveau calme parfait en apparence quoique en réalité vu de plus près pas replié du tout mais rentré de partout jusqu'au plus étroit du dedans affaissé sans mouvement au seuil de la disparition. Rien d'autre visible que l'étendue du corps mais plus là pour personne pas même pour soi aucune force autre que celle du dedans en recul dedans encore davantage dedans comme s'il y avait possibilité de s'y tordre et de s'y enfonce en spirale d'insister membres figés les uns contre les autres sans souplesse les bras plaqués le long du torse ballants les mains sur les cuisses. Un livre grand ouvert repose là entre les paumes figées le pouce gauche maintenant la page ouverte l'index à droite faisant contrepoint deux mains figées et les genoux collés l'un contre l'autre pour empêcher le volume de se fermer se replier et tomber en glissant entre les cuisses comme pour échapper à l'emprise. Regarder de face rien que l'ombre d'une forme toute entière dissimulée en-dedans pas immobile pas du tout mais repliée jusqu'à l'arrière dans la masse contractée des sensations. Tout vibrant tout frémissant dans le silence sourd du sang silence battu silence vibrant métronome silence qui tambourine au rythme des mots qu'on essaie de lire mais dont le sens échappe. Et pourtant rien à l'extérieur ne bouge les paupières serrées non pour obscurcir mais pour saisir bloquer contenir dans l'impossibilité de maintenir son attention sur les lettres qui défilent. Clair enfin fin d'une journée sombre le soleil brille enfin et disparaît. Le mouvement contenu des yeux qui accompagnent les phrases du livre comme on souligne

un texte dans le mouvement latéral la fatigue de cette répétition qui nous échappe achoppe sur la matérialité même des lettres leurs formes qui se troublent le poids du livre son volume les yeux se ferment comme le reste. Gorge enfoncée souffle freiné réduit à un simple filet d'air les côtes à peine soulevées si vite replacées ni cri ni plainte un rauque rien que le remous de la peau contre elle-même comme une mer sans fond qui se dérobe sous son propre fond tout se refermant autour d'un noyau de matière sans pesanteur les muscles froissés sur eux-mêmes les nerfs à vif fil trop tendu qu'on relâche d'un coup pour éviter la rupture. Pas de fuite possible uniquement vers l'arrière la reprise vers le plus secret ce qui tarde à venir à surgir une issue possible. Même le temps n'a plus d'épaisseur tout se dissout dans un présent refermé sur lui-même. En creux les yeux s'ouvrent un instant sans bouger suivent une ligne toujours la même qui se confond à la suivante s'y superpose à nouveau encore mot après mot sans qu'aucun signe ne reste à la surface glissent en boucle. Impossible de tourner la page d'avancer dans sa lecture la page collée à son doigt la peau moite. Ce n'est plus la lumière qui faiblit autour de nous c'est l'œil qui s'absorbe. Ce n'est plus la chair qui frissonne c'est le monde qui bat contre la peau et les mots s'estompent se brouillent reviennent malgré tout dans un baroud d'honneur pour se tenir serré sans reste jusqu'à ne plus exister n'être que ce tremblement sans direction ni motif sans volonté sans cesse contenu sans jamais déborder. Un être enfoui à l'intérieur de soi calé au plus profond à l'étroit enfermé à l'endroit le plus silencieux du corps là où plus rien ne se dit mais où tout passe côté sons l'écoute des sons tout immobile tête en main à l'affût d'un son et même cela cette phrase lire plusieurs

fois de suite encore là sans parvenir à la quitter à la dépasser à l'entendre.

Dehors, tout s'agit. Dedans, tout est inertie. Dehors, le monde tremble. Dedans, rien ne semble en vie. Pas d'émoi, pas d'effroi. Seul son corps, ses yeux sans éclat, un monde sans questions. Depuis combien de temps est-il posté là ? Nul ne le sait. Que regarde-t-il exactement ? Le mouvement du monde. Ou, peut-être, la maîtrise de sa propre agitation. Semble t-il secoué ? Non. Immobile ? Pas complètement. Mais comment peut-on percevoir le flux du sang dans ses veines ? On ne le peut pas. Comment peut-on voir le vivant dans le statique ? Seulement au travers de sa respiration. Son corps ne touche pas la fenêtre mais l'effleure. Son ventre imperceptiblement bouge. Il ne s'appuie pas. Il reste en l'état. Se sent-il concerné par ce grouillement des êtres ? Absolument pas. Il ne traîne pas, ne végète pas. Il contemple. Quoi ? La lumière. De là où il se tient, elle le lèche. Son rayon à elle sur sa peau à lui. Il absorbe le chaud et voit danser son ombre. Lentement, il écarte ses doigts, elle, le suit. Il ne dit rien. Ne parle pas. Dialogue silencieux. Amoureux ? Non. Il pose son pied sur le plancher en bois, elle en grave sa silhouette. Il retarde l'heure de partir. Mais doit-il vraiment s'en aller ? Sa tête posée contre le carreau, il ferme les yeux. Longuement. S'est-il endormi ? A-t-il rêvé ? Il ne se rappelle plus. Sensation d'avoir plongé en lui-même. Ne sais plus trop bien. Ciel rouge flamboyant. Mais combien de temps s'est-il écoulé ? Dehors, tout est calme. Dedans, il frémit. Il étire ses membres engourdis. L'éclat lumineux du ciel peu à peu, s'assombrit. Il s'écarte de la fenêtre, entre dans la douche, choisit un habit, se

prépare à sortir. Fera-t-il nuit ? Non, pas vraiment. Le crépuscule. Il s'enfuit. Sans même un regard.

Sur la poutre qui sert de banc adossée au crépi blanc de la façade. Bosquets haies statiques au sol légèrement ondulants vers le haut. La poutre en pente vers l'avant. Le corps immobile mais instable. Contre l'épaule et le bras droit le jasmin entre fleurs et fanaison. De l'air sur les chevilles tandis que le ciel vire au gris clair. Mâtiné d'orange. Encore des traces de rose à l'étiage des branches. Le cœur cogne peu à peu moins fort. A-t-il cogné comme ça depuis le matin ? Pas senti le cœur qui pompe depuis l'aurore. Pas connectée une seconde au cœur en ce jour le plus long. Oublié que je compte sur lui pour aller au bord de cette nouvelle nuit. Tandis que le ciel vire au gris des traînées de nuées claires encore. Entre chien et loup. Ils sont dans la colline en face. Jambes croisées. Genou gauche sur genou droit la tatane pendant au bout des orteils. L'autre pied arrimé au sol de lauzes. La terre perd son vert mais reste la pâleur des fleurs. Le sol devient nuit. Tandis que le ciel tarde à virer. Épaules voûtées dos arrondi cheveux mouillés. Gargouillement à gauche sous les côtes. Les vieilles côtes. Elles sont là mais on ne les sent pas. C'est bon signe. Elles structurent la carcasse. Un point de pré-douleur à gauche. Cœur calme. Redressement de la colonne car glissade sur la poutre. Redressement pour ne pas flétrir et s'adosser mieux. Respirer bloqué les vapeurs du jasmin. Mouvement d'air sur la peau du visage. Respire par le haut impossible de respirer jusqu'au fond du ventre. La rengaine de respirer bloqué. La vieille rengaine. En ce solstice d'été. Tandis que le ciel vire au gris uni. De la terre reste seulement des lignes se

découplant sur ce ciel virant à la nuit. On entend bêler quelque part et les cloches du troupeau. Loups ? Chevêche. Laisse ta respiration en paix elle va se débloquer. Peut-être. La forme de la colline comme découpée au ciseau et la treille et les haies. Les oreilles bourdonnent de silence. Bruit blanc. Les côtes de gauche tendues. Inversion des jambes. Un cheval reposant un autre sabot. L'autre tatane pend au bout de l'autre pied. Au sol pas de couleur. Disparition des formes. Disparition des lignes entre ciel et terre. Fondu enchaîné.

Tête froide et brise sur la peau du visage. Le corps ne se perçoit lui-même qu'à gauche. À droite ça écrit sans voir les mots même si de la page reste un rectangle clair. Le corps a de nouveau glissé. Redressement contre affaissement et avachissement. Chevêche. Tandis que le ciel vire au sombre. Au loin des voix. Les cloches du troupeau. Se redresser encore. Les vertèbres et les muscles du dos. Ce qu'il en reste. De dos. De muscles. De structure. Ça soupire au mot structure. Lumière clignotante ou paupière clignotante on ne sait plus. Frais. Frissons. Tandis que le ciel bascule dans la terre d'un même noir. L'œil attiré par l'étoile. Clignotement de l'œil ou de l'étoile. On ne sait plus. La bouche s'ouvre et bâille. Un vieux souffle. Là. Le vieil habitué. Là. Absorbant une vague de jasmin.

Les agneaux se sont tus.

J'ai fait une drôle d'expérience. Lorsque l'horloge a marqué midi, je me suis installé au centre de la cuisine sur un tabouret noir affublé d'un coussin. Assis le dos bien droit sur celui-ci et encerclé par de l'air plein de vide, j'ai replié mes jambes en tailleur.. Dans cette position-là, rien ne bouge. Et les fesses calées sur le mince coussin, je ne faisais rien qui ne puisse rompre cet équilibre. Mon corps empaqueté dans son halo ne réclamait plus le monde. Même mes rêves se sont endormis enlacés. Je suis devenu le veilleur du silence. Combien d'heures suis-je resté clos sur moi-même ? Je n'aurais pas pu répondre à cette question. Ma conscience s'amenuisait au fur et à mesure que ce moment s'éternisait. L'incertitude d'être en vie ne se posait plus et le flou comme petite neige tourbillonnait autour de mon corps, m'envahissait, grignotait ce qui reste de vide entre moi, les murs et le dehors.

Mais les mains posées sur mes genoux, paumes vers le ciel devaient reprendre contact avec mes doigts et c'est ce qu'elles firent. Le pouce et l'index se touchaient à nouveau. La perception de mon volume s'en trouva modifiée. Mes yeux un bref instant se sont rouverts, se sont refermés. L'œil s'est éteint. Des amorces de pensées sont venues et se sont effilochées.

Dans ce désert, pas étonnant que soit arrivé le sable. Sur les pieds sur les chevilles. Sur mes mollets. Comme brindilles incandescentes, il m'électrisait. L'engourdissement picote. Dans cet inconfort soudain, a

surgi des profondeurs (si j'ose dire) la figure de ma mère. Elle me tirait la langue.

Je n'aime pas qu'on m'observe à la dérobée. Je me demande où va le sang couleur d'orange ?

CAROLINE DIAZ | PUIS LA TETE TRES LEGEREMENT S'INCLINE

Assis seul le dos droit le regard fixe les bras posés sur la table les mains à peine ouvertes. Son habit anthracite tiré jusqu'à la gorge rien ne bouge sauf le souffle faible régulier presque absent. Le corps tenu par une tension s'il relâchait les épaules il tomberait. Vertige. Il ne dit plus rien la pièce est figée de silence. Puis un à-coup imperceptible un battement de paupières. Tendu suspendu à quelque chose qui vacille. Autour une lumière trouble hésite entre les murs. Un mot se forme dans l'ombre de son crâne mais refuse de se dire. Rien que l'oubli. Les doigts tendus relâchés d'un rien seul le pouce gauche tressaille. Peut-être à cause du froid ou du silence pas tout à fait silence. Un tremblement continu derrière les murs. Dans l'air une poussière lente. Il ne bouge pas si peu seulement le tressaillement du pouce gauche. Puis la tête très légèrement s'incline. Le silence pèse à peine fendu par le chuchotement lointain des enfants. Fixer un point une répétition dans la tapisserie un motif là où la trame s'est défaite minuscule boucle tirée accroche de lumière. Peut-être une feuille ou une vague qui remue un souvenir. Une faille un appel sans voix dans le creux du motif. Il ne pense pas ce qui vient ne prend pas forme mais une sensation de sel dans la gorge. Une scène un cri un geste oublié la mer peut-être ou une course ou une chute ou rien du tout seul le creux là au milieu de la poitrine. Dans l'obscurité du salon quelque part dans la nuque l'odeur du sel la morsure du froid sur les côtes. Dans le fauteuil il ne bouge pas. Juste un tremblement de la main droite. Presque imperceptible. Une pulsation qui court du coude

jusqu'aux doigts puis s'arrête. L'ombre découpe son visage. Dans la tête quelque chose frappe ou plutôt s'effondre mais le regard toujours fixe. Le pouce maintenant gratte le bord du paquet de cigarettes. Il en sort une la porte à sa bouche. Le briquet résiste. Il insiste le pouce ripe sur la molette revient recommence rien encore une fois rien il abandonne. Une colère muette traverse son thorax. Une voix basse *Papa tu veux du feu ?* Il ne répond pas il prend la flamme vacillante soulevée par Jean. Il tire une bouffée la fumée roule dans sa gorge s'installe au fond comme une poussière brûlante c'est maintenant un gout de cendres. Il ferme les yeux. Le cri métallique de l'ascenseur fend le silence sans l'atteindre. La ville se tient suspendue. La lumière baisse sans changer d'intensité elle se dilue dans l'air et lui assis dos droit yeux ouverts dans la pénombre du salon qu'il ne reconnaît plus tout à fait. Le souffle court dans la gorge un point dans la poitrine. Les bras posés sur la table les doigts détendus le complet tiré jusqu'à la gorge.

Codicille : Depuis l'arrestation d'Antoine, Louis ne dort plus il écoute. Reprise d'un texte amorcé dans Outils du roman, 2020, cinq ans à tourner autour...

Assise sur la chaise bien tranquille, au repos, mains détendues comme coquilles enveloppant les genoux, le regard content vogue du papier peint façon Liberty au semainier bois de rose puis au grand lit drapé de bleu un peu en arrière arranger un peu les choses, concevoir l'avenir des choses, déplacer ce tableau-là fixé trop bas ou trop haut trop à gauche ou à droite, des plans s'échafaudent, pour finalement plonger dans la mousseline des rideaux et la traversant, atteindre ces laiderons de thuyas, envie de les raser, les lèvres soudain sourient, le seul bémol entre eux étant les thuyas, son regard s'enfuit vers les buissons de « Cuisse de nymphe émue » couleur des baigneuses de Fragonard, source d'une infinie satisfaction comme leur parfum charnu. Assise encore sur la chaise tourner la tête vers le téléphone à gauche, se lever alors lentement, pivoter précautionneusement, attraper le combiné, les lèvres remuent, le regard glisse au sol, patine un peu sur le parquet, la main droite bouche l'oreille droite, la main gauche essuie la poussière sur la cheminée puis son tablier, s'immobiliser alors, frapper du plat le marbre, lèvres serrées puis grandes ouvertes et déformées. Reposer le combiné...

Comme l'image arrêtée d'un film, ne pas entendre les cris d'enfants venant d'en bas au-delà de ces foutus thuyas raides comme la justice ni le bruit sourd du ballon qui cogne contre un mur. Apercevoir en contrebas le chat se frotter le dos à un thuya puis prendre la pose digne et sévère, regard droit devant. Un bout de fesse sur le coin de la chaise, dos décollé du

dossier, la respiration courte, droite, raide, jambes en équerre, mains nouées l'une à l'autre, regard vers la fenêtre au travers du voilage, les hideux thuyas qui bloquent l'espace sous un ciel bas plombé, se voir bouger ne pas bouger, s'entendre parler ne pas parler, s'entendre hurler ne pas hurler, juste serrer les poings malgré soi, tension signalée par l'ankylose, les relâcher. Droite donc et raide sur le bord de la chaise. Pétrifiée. Les lèvres mâchant le vide on dirait mais immobile toujours, yeux dilatés fixes traversant le voilage jusqu'à ces foutus thuyas qui montent bêtement la garde contre quoi ? Contre soi. Imaginer les coups de sécateur, mais ne pas bouger, juste un peu les paupières, juste un peu les lèvres qui se serrent, qui remuent et soudain cessent. Le chat gratte la terre au pied du thuya, le menton se lève, la tête pivote vers le grand lit 160 drapé bleu et le cerveau vient y déposer au mitan le souvenir de lui dormant, bouche entrouverte, traits détendus comme jamais, visage de garçonnet bien sage jamais vu de jour, le visage rajeuni du sommeil et comme deux corbeilles ses paupières déposées par-dessus les yeux tranquilles enfin, rendant son vilain ptosis invisible, et le crée à l'envi ce beau visage de garçon sage tout en se souvenant des ronflements tonitruants sortis de sa bouche qui lui interdisaient le sommeil, ce bruit de machinerie issu de ce beau visage d'enfant calme la faisait rire alors, l'imagination le redessine sur les draps bleus alors que le ciel a viré nuit et le soleil pas vu du jour désormais enfoui dans les thuyas honnis menacés par un gros désir de tronçonneuse dont l'évocation du bruit énorme et destructeur semble tellement jouissive. En fait, n'a pas bougé, juste la jambe comme autonome lancée loin de la chaise et revenue à sa place, les bras ankylosés de

nouveau, les ongles cisaillant au sang les paumes, relâcher les poings et alors sentir la douceur de la détente dans les phalanges blanchies, observer les ongles rougis et porter le regard vers la photo sur le marbre de la cheminée à gauche, le ramener face fenêtre les lèvres remuantes et grimacières et la paupière gauche tremblant un peu. Assise un peu voûtée, poings serrés de nouveau dans la pénombre de la chambre vide dans la maison vide face au rectangle plus clair de la fenêtre et dans les carreaux du bas la masse sombre des thuyas plongés dans la nuit que le regard perfore au travers de la mousseline, leur ombre persistante plus noire que la nuit même. Y mettre le feu et à tout le reste.

Le soleil pourra bien faire sa course folle et la lune sa lente apparition. Rien on ne verra rien de tout cela. Une pièce aux quatre murs blancs éclairée par un faible néon fera l'affaire de cette privation volontaire. Le dos au mur aurait remercié de l'épargner. Ce sera l'avant d'un corps face à un mur. Ce sera un mur blanc. Le face à face entre un corps immobile et un mur. Un corps à immobiliser. La mise en assise de la chair et des os prend du temps comme se prépare un long voyage. Fatigué ou pas un corps s'assoit à terre sur un coussin. Le bassin attiré par la gravité laisse les jambes déjà croisées glisser vers le sol et les genoux s'y poser. Terre d'accueil pour un corps qui se dépose avec ses bagages. Presqu'immobile un dos presque droit se tend vers on ne sait quoi là-haut qui ne dit mot. Des bras devenus encombrants aident les mains à s'aventurer au bout du bout des cuisses. Deux paumes de main grandes ouvertes vers le ciel des fois qu'il y tomberait un peu de perles de tranquillité. Mobilisés les yeux écarquillés sur un point qu'ils croient fixe sur le mur blanc. Un mur blanc comme neige révèle des traces. Assis en tailleur un corps s'immobilise et suit des yeux des traces ou des fissures ou des crevasses invisibles avant. Avant l'acceptation de l'immobilisation. Avant le plongeon dans l'immobilité. Parce qu'avant ce corps négocie avec les fourmillements le mal partout et pourquoi pas bouger juste d'un millimètre et pourquoi pas se lever d'un coup sec comme on se cognerait fort contre un mur pour le réduire en miettes un mur trop blanc qui rend trop visibles à l'œil nu trop de blessures trop d'écorchures trop d'impasses. Pourtant ce corps

lentement avec le souffle harmonieusement avec le cœur s'accorde dans une ferme mollesse une stoïque langueur. Ce corps devant un mur blanc devenu sans tension sans effort confortable. Oubliable. Oubliant le mur. Oublié le corps. Reste quoi alors reste une présence reste une présence qui ne pense reste une présence sans les sens. Ne reste rien alors. Du dehors rien d'autre qu'un corps immobile et un mur blanc immobile lui aussi. Au-dedans rien qui puisse se dire. Pas de langage dans ce paysage. Sans nuage. Loin des naufrages. Pourtant si près du rivage.

Peut-être faudrait-il mimer le temps qui passe,
retrouver sa continuité dans la discontinuité du langage
Résister à la tentation du mimétisme formel (absence de
ponctuation, tout ça)

Inventer un langage qui glisse comme le temps passe.
Un langage qui dirait l'imperceptible mobilité dans
l'apparent immobile (un ami me racontait hier
comment sa vie avait changé le jour où il avait compris
qu'il y avait autant de chiffres entre le zéro et le un
qu'entre le un et l'infini)

Il est dix heures vingt-six du matin, dans trois heures
trente-six la nuit commencera à tomber, incognito...

À quel instant précis commencera-t-elle à tomber ? Cet
instant existe-t-il ? Newton et Einstein ne l'ont pas
trouvé, certains disciples de Planck croient l'avoir
trouvé dans la granularité du temps (un grain étant un
instant de temps indivisible).

Temps granuleux ou temps continu, à mon échelle,
pareil au même. Suis dans la mouise.

Dans la mouise comme l'homme dans son fauteuil,
immobile et pas immobile face à la fenêtre, dans la
terreur et dans la négation du temps qui passe

Du temps qui s'écoule ou bien de l'homme qui s'écoule
et s'écroule, fixant « le hêtre à l'ombre duquel jadis ».

Suis dans la mouise et le temps passe sans être décrit,
l'écran noircit (mille-huit-cent caractères déjà, ou à
peine ; et d'ailleurs le temps de l'écrire ce n'est déjà plus
vrai — vertige — il en faudrait quatre mille neuf cent, de
caractères, a dit François, pour que quelque chose

émerge) l'écran noircit, disais-je, sans que ne soit décrit le noircissement : à mon insu, toujours à mon insu.

Le sage en méditation a-t-il vu s'écouler le temps ? A-t-il vu sous la continuité l'instant infinitésimal où le jour fait place à la nuit ? Mais alors cet instant serait-il du jour ou de la nuit ?

Le temps ne peut passer qu'en dehors de la raison humaine.

Décrire le temps serait entrer dans la folie, alors, ou bien l'Éveil, mais peut-être l'Éveil est-il une folie ordonnée.

Le vieux immobile (pas si immobile), le poing lâchement serré : refus de la mort qui grignote.

En même temps que : fascination pour la mort qui grignote, enfin, il me semble. De tout cela parle Beckett, je crois, et Proust, peut-être aussi.

Parfois, dans la terreur, il ferme les yeux, l'homme. Parfois il fait face, obsessionnellement.

Fuite ou confrontation, deux remèdes jamais à la hauteur.

Il est cyclique, le temps de l'homme au fauteuil, le temps des vivants, et pourtant il tend vers le pourrissement de tout. Cyclique et irréversible.

Infini, le passage du zéro au un, du jour à la nuit, et pourtant je vais mourir.

Il est dix-huit heures trois, combien d'instants jusqu'à la nuit noire ? Une infinité qui va prendre fin, bientôt. Tout cela n'a aucun sens.

Dix-huit heures douze : le jour semble coincé à son zénith, tandis que fourbement le temps grignote, irréversible.

Seule échappatoire : la dissolution totale de l'homme au fauteuil dans le grignotement du temps.

Mais le poing, lâchement serré, bêtement serré,
empêche le soulagement, et le condamne.

Le vert foncé du grand sapin a déjà glissé dans la nuit. Un merle au faîte de l'arbre entonne son chant de fin de jour. Corps posé sur chaise sans accoudoirs. Jambes croisées la droite sur la gauche. Bras croisés mains enlaçant les coudes. Attente. Regard aimanté par les sifflements du merle trônant au sommet de l'arbre géant. Petite ville en contrebas où quelques enseignes s'allument déjà comme les repères immuables de la présence humaine. Sur le balcon le corps s'est posé se repose. L'œil cherche à identifier le sifflement. Fouille la densité verte des branches. Remonte le tronc et guette un mouvement si ténu soit-il. La lumière du jour baissant la tâche devient de plus en plus ardue. L'oreille sert de guide à l'œil. Un travail d'équipe avant que la nuit n'engloutisse l'oiseau dans les rameaux du géant. Plumage et ramage se fondent dans le ciel bleu Magritte du soir. Aux trilles du merle répondent les battements du cœur. Une harmonie dangereuse émerge de la pénombre. Le cœur suit le rythme « 1-2-3-silence » pause trop longue pour lui. Apnée. La flûte animale reprend « 1-2-3-silence » et le cœur bat le tempo contre les côtes. Les notes claires répétées bousculent le corps immobile. L'œil toujours aux aguets fouille l'arbre et découvre l'oiseau siffleur au sommet. Un soupir affleure suivi d'un léger sourire. Ne plus le lâcher. L'accompagner du corps. Les jambes se décroisent. Le buste se redresse. Bras le long du thorax. La tête se tend. Le corps se transforme. Les pieds s'enfoncent dans le sol. Ressembler à l'arbre. N'avoir que le vent du crépuscule dans les aiguilles et les cheveux. Habiter le

soir tombant. Sentir la chaleur de fin de jour sur la peau puis disparaître et laisser place à la fraîcheur. Les poils doucement se dressent dans leur danse du vent. Frissons. L'œil a de plus en plus de mal à distinguer l'oiseau noir alors l'imagination prend le relais. L'œil ne voit plus que l'obscurité mangeuse de contours. Seules les odeurs de cuisine du restaurant d'en bas font frétiller les narines.

Seule, debout, les pieds nus enfoncés dans le sable encore tiède. Le corps légèrement incliné vers l'avant, comme aspiré par l'horizon. Anna ne bouge pas — ou à peine : un balancement presque imperceptible, du talon vers les orteils, au rythme de sa respiration. La mer monte. D'abord, un frémissement dans la dentelle des vagues. Puis l'eau avance, pas à pas, langoureuse et sûre. Elle lèche le sable, elle le goûte, elle le prend, elle revient, elle insiste. Anna les bras le long du corps, ni tendus ni relâchés — suspendus. Ses yeux fixent l'eau, là où la ligne grise avance. Par moments le vent soulève un pan de son vêtement, qui claque doucement puis retombe. La mer monte. Lentement. D'abord un ruissellement plus haut que le précédent. Puis une langue d'écume vient lécher ses pieds, et repart. Puis reste. Le sable fonce. L'eau gagne du terrain, silencieuse, ferme. Elle efface les empreintes. Elle dérobe les coquillages. Elle change la lumière. Elle ne recule pas. Anna regarde. Elle sent, peut-être, le froid gagner ses chevilles. Elle laisse faire. Le sel s'accroche déjà à sa peau. Son regard ne cherche rien. Il suit, il accueille. C'est un regard sans demande. Il n'attend pas la vague, il est avec elle. Tout son corps devient œil. Tout son corps devient rivage. Et le temps, ici, avance au pas de la mer.

Apprivoisé enfin d'une journée obscurcie le jour aboie et s'estompe. Assis immobile sur la pierre chaude les pattes avant droites et la tête relevée je regarde la lumière colorier l'horizon. Lentement je sens poindre en moi l'ensauvagement qui m'appelle. La vallée grandit et le ciel recule. Assis immobile jusqu'au frétinement de la queue qui disparaît pendant qu'elle se gonfle de poils durs comme mon pelage enrêché je sens sur mon dos le poids de la nature primaire qui m'habille. Les yeux fixent et voient autre chose. Ma vision se brouille. Toujours immobile le filtre de la domestication s'efface et mon assujettissement se consume pour faire place à un sentiment inconsidéré de liberté. L'horizon rougit et le ciel recule encore. Mon jappement intérieur quoi que silencieux prend du rauque et du grognement. Mes pattes s'épaissent et mes griffes gonflent d'une violence contenue. Assis immobile mon espace s'agrandit derrière mes yeux dans un travelling arrière tout autant immobile tandis que l'appel du lointain m'ordonne. Dans une expansion gagnée lentement par l'obscurité tandis que meurent les dernières lumières du jour. L'ami humain s'évapore passivement comme un mirage dévoilé et revêt l'armure du prédateur. Je ne peux plus lui sourire. Je me lève lentement et m'éloigne de lui pour que l'air que je respire reste pur. J'épie sa réaction la tête basse prêt à bondir ou à fuir. Prêt à rejoindre la meute qui déjà m'appelle dans le silence de la nuit qui se lève. Je m'éloigne avec la puissance de mes crocs à fleur de barbarie pour rejoindre l'encore plus sombre. Je sens la hurlerie monter en moi comme une

fièvre soudaine et l'effort que je déploie pour la contenir finit de charger mes muscles d'une énergie féroce. Je m'enfonce dans la forêt là où mon regard perçant se perd. Dans le noir naissant d'une obscurité muette. Je disparaïs dans les odeurs de la nuit qui égrène les derniers râles du jour agonisant. Et ce n'est qu'à la nuit noire en pointant ma truffe vers ce ciel qui n'a jamais été si grand que je hurle enfin à la vie toute ma bestialité retrouvée. Et la nuit revenue.

traduit du loup par l'auteur

Immobile. Une grande pièce claire vaste pas triste avec touches de couleur. Le lit au fond dans l'ombre. Lit en bois clair, matelas épais. Le lit dans lequel il est couché. Pénombre, portes fenêtres fermées. Calme. Paisible. Pas un bruit, pas un mouvement. Pourtant. Il est étendu dans le lit, calé entre couette et matelas. Immobile. Toute raide, la carcasse. Tout lourd les pieds les hanches le dos les épaules. Tout pèse tout refuse. La tête est lourde, même les pensées pèsent, noires, trop chargées les pensées, encombrées, encombrantes. Il n'en veut pas, il n'en veut plus, il préfère le vide. Il flotte... Pas bouger, je suis bien...pas penser pas bouger pas remuer... Les paupières papillonnent, tremblotent, pas ouvertes, mais attrapant la lumière filtrée par les rideaux blancs, pas blancs il les voudrait noirs fermés enfermés, mais rideaux pas noirs, rideaux blancs doux calmes. Tiédeur lueur. Pas triste. Mais résigné. Froissement des ailes du nez poussière ou courant d'air. Respire, souffle. La langue tâtonne, lèche, tente d'humidifier les lèvres sèches craquelées, La salive se bloque dans la gorge, raclement, toussotement. Les mains frémissent, accrochent, les doigts triturent le tissu, caressent le satiné soyeux, frottent, flottent, plissent, tirent et retirent. Il a chaud, il fait trop chaud, et puis non il a froid, il a froid aux pieds, ces pieds qui ne bougent pas, qui se coincent dans le drap et puis en même temps il a chaud dans la tête qui transpire, les cheveux transpirent, bien enfoncés dans le coussin moelleux, trop moelleux, trop enfoncée la tête, engoncée, creuse la tête, mais pas bouger, une mouche

tourne vire énerve, la main se lève, bouge à peine, c'est la mouche qui gagne, le calme revient. Bruit léger de pas légers sur le parquet, la porte s'ouvre, besoin de rien, tout va, on n'y peut rien, faire quoi, laisse, une voix basse, lasse, un souffle, la main qui trépigne qui renvoie...je suis bien, bouge pas, pas bouger. Détendu non, trop raide, ankylosé, engourdi, étourdi aussi, mais il flotte, il est bien... il dit qu'il est bien...

Le soleil a rejoint le sommet des montagnes c'est l'heure où la trouver. Plantée là tout juste dans la partie ensoleillée du balcon debout devant la rambarde. Un pas de plus seulement qui manque pour gagner l'ombre du store. La toile témoin des années sa couleur orange délavée est plus foncée sur la partie qui reste généralement enroulée. Elle n'est jamais immobile son corps oscille doucement toujours à la recherche d'un équilibre. Les pieds glissés dans ses chaussons déformés devenus claquettes plus faciles à enfiler. Les deux mains accrochées agrippées à la balustrade. Deux serres qui entourent le bois comme un perchoir. Elle contemple. Ce qui reste. Les mêmes choses. Le saule pleureur a bien pris un mètre cette année elle se perd dans ses feuilles le regard empêché. Revisite en dedans tous les repas pris sous ses branches il faudrait sortir la table. Le noyer est desséché plus de feuilles pourvu que la bouture fasse ses racines. Il y aura des pommes c'est bien parti. Lâcher une main rétablir la stabilité et tendre le bras pour arracher une fleur de géranium fanée dans le pot accroché devant. Gratter avec les doigts la terre trop sèche. Elle ne pourra pas porter l'arrosoir va se débrouiller avec une bouteille d'eau minérale c'est bon pour elle c'est bon pour le géranium. Juste une idée vite évaporée. L'herbe est trop haute trop jaune trop mêlée de pissenlit et de chiendent. Revisite en dedans le gazon bien tondu doux pour ses pieds nus quand elle descendait au fil étendre le linge. Elle restera jusqu'à ce que les montagnes deviennent roses et mauves et bleues suivant des yeux leur profil dessiné par le soleil. Elle le

connaît par cœur pourrait fermer les yeux et le voir encore. En bas au loin sur la nationale le défilé continu des voitures et des camions ils vont où tous ceux-là ils sont bien pressés ça n'arrête jamais. Revisite en dedans les débats si vifs autoroute pas autoroute passera en bas passera ailleurs. Elle s'en fiche bien finalement ne parvient plus à imaginer à ressentir sa colère d'alors. Le soleil a disparu derrière les montagnes. Elle aurait presque frais. Elle se pencherait bien un peu pour voir sous le balcon si le chat est là mais il y a cette hanche douloureuse. L'impatient miaulement plaintif pourrait la mettre en mouvement.

Monsieur K a pris place dans le haut fauteuil de bois placé face à la fenêtre orientée à l'Ouest. Il n'y a aucun paillage ni rembourrage ni coussin. Son dos est plaqué contre le dossier d'une hauteur qui lui permet d'appuyer l'arrière de la tête. Sentir la surface plane épouser celle de son dos. Seuls s'en détachent le haut des épaules et le creux de la nuque et des reins. Sentir le bois frais à travers le tissu de la chemise. Les bras reposent sur les accoudoirs. Les deux battants de la fenêtre sont ouverts sur un ciel qu'aucun nuage ne vient troubler. Un ciel immobile comme lui ou plutôt son corps. Rien ne bouge et pourtant imperceptiblement l'azur du ciel se teinte de nuances violacées et le soleil qui vient d'être à son zénith en cette soirée de solstice a entamé son lent déclin. Rien ne bouge et pourtant imperceptiblement son corps opère des micro-mouvements. Ses yeux bougent de gauche à droite de haut en bas et décrivent des cercles en tous sens car ils ne veulent rien rater de ce qui se passe dans le ciel et sa tête et sa nuque sont entraînées dans leur sillage donnant une impulsion au dos aux bras et au reste du corps. Revenus de leur course vers la droite se poser sur le disque orange du soleil ils ne peuvent que constater la progression en quelques secondes de son déclin et le parement du ciel de tonalités plus sombres. Les deux tiers du soleil sont maintenant cachés par les arbres et il décolle le dos du dossier pour s'approcher de l'ouverture de la fenêtre. Ses avant-bras emboîtent le pas et ses mains prennent appui sur les accoudoirs diffusant dans le reste du corps un élan un appel à se

mouvoir. Percevoir l'influx que le cerveau propage vers les membres qui lui répondent en se tendant pour se remettre à la verticale. Il pose les mains sur l'appui de fenêtre. Corps vers l'avant poids sur une jambe dirigée vers l'arrière et l'autre relâchée dirigée vers l'avant. A nouveau son corps se fige. L'instant crucial se profile. Quelques lueurs survolent encore le haut des arbres tandis que le ciel bascule dans la nuit les entraînant à sa suite. Il se rassied sur le fauteuil de bois. La nuit a pris le pas sur le jour le plus long comme il sent qu'elle le prend sur lui.

Quelque chose tremble de l'autre côté. Lumière minée par le jour-même. Corps sonné par ce qui ressemble à la vibration d'un invisible incendie. Palpitation du voilage contre la vitre. Fenêtre entr'ouverte. Un courant d'air caresse la peau de celle qui a cessé provisoirement d'être partout à la fois, dehors et dedans. Brûlure en cavale. Tu es simplement revenue à ta place, près de la fenêtre, devant la table de travail. Un dernier avion raye le ciel, bruit lointain. Lisière de la forêt, lisière de la peau se répondent. Présence des extrémités. Dans le cabinet de curiosités : mains en suspens au-dessus du clavier. Guidant le flux des mots jusqu'à l'arrivée — un agrégat sur écran. Tu suis la danse des doigts qui se posent à peine. Inventent au fur et à mesure la suite de ce que tu vois naître. Avant-bras et dessus des mains sont un paysage en attente d'être dit. A vol d'oiseau, depuis le vaisseau spatial en orbites, l'arborescence visible — deltas en relief, convergence des vaisseaux jusqu'aux lunules— te transporte. A vue d'œil se forment les lignes de mots arrivant à maturité au fil de la saisie. Etrangeté : dehors, c'est le feu. Dedans l'opération se poursuit. Mobilisation précise. Pieds sur le rouleau d'orme. Les mains continuent de voler en cherchant l'ombre de l'instant comme la pie qui se cache dans le sycomore de l'autre côté. Corps en partie posé sur l'austère chaise lorraine sans accoudoirs, avec assise trop large pour atteindre le dossier qui sert à ne jamais s'appuyer contre lui, obligeant le dos à maintenir tout seul la verticale afin de contrer l'effondrement toujours embusqué. Mains en attente. Tu passes par elles pour

écrire le moment de la suspension. De la tête aux pieds, dans l'enveloppe, tout circule et se prépare à la suite. Une légère fraîcheur s'est faufilée dans l'intervalle. L'incendiaire semble se retirer du côté de la couche d'ozone trouée. Une trêve. Un verre d'eau pour éteindre la soif ne suffira pas. Fenêtre de tir. Le combat change souvent de visage. Tu vas repartir ailleurs, c'est écrit. Encore quelques minutes et la position va être quittée. Lunule du couchant. Quelque chose rougeoie encore dans un reflet. La pie s'échappe en noir et blanc et son cri d'alarme râcle un dernier instant à portée de mots.

Tout immobile donc tout autour du trépied calé dans les cailloux appareil allumé et luminosité baissée au maximum. Tout immobile donc les nuages comme un voile qui diffuse et tamise le manque de lumière et étale le grave dans un sombre uniforme voire un obscur très clair. Tout immobile donc là tout au bord de l'eau à marée descendante de faible coefficient. Dans la fenêtre de l'écran de l'appareil photo la ligne de l'horizon descend avec la mer quand on ne la regarde pas puisque la mer se fige quand on l'examine trop, elle ne monte ni ne descend figée par le regard qu'on pose sur ses ondes, tout immobile donc dans la fenêtre du boîtier. Tout immobile donc la lumière est revenue avec l'éclaircie sans qu'on ne la voie revenir. Le jour baisse tranquillement et les réglages du boîtier vont devoir s'adapter mais à peine pour un trait de la molette crantée. Rester immobile donc derrière le trépied assise et repliée les genoux dans les bras. Rien ne presse. Attendre la lumière si elle veut bien venir. Sinon ce sera tant pis ce sera un autre jour. Rester immobile donc à regarder la lumière descendre comme une main douce tout le long de la courbe du dos qui déployerait les ombres. Les ombres sur les cailloux se coulent dans le terrain dans les creux et les bosses et aussi les trous d'eau pour des reflets parfois. Mouvements imperceptibles tout immobile donc. Alors fermer les yeux. Y revenir seulement après un long moment pour voir une différence de lumière et puis d'eau en longueur en largeur Tout immobile donc puisque la mer est calme. Pas d'écume aux cailloux qui pointent leur

sommet puis se font écueils et récifs et même bientôt îles quand ils se joignent à d'autres reliés par des chemins de sables ou de vase ou bien d'autres cailloux. Tout immobile donc. Détacher les mains des genoux et poser la main droite sur les cailloux du sol pour pivoter doucement et déplier les jambes pour qu'elles soutiennent le corps, que les pieds soient l'assise et non plus le séant. Debout poser l'œil dans le viseur et tourner juste d'un cran la molette de droite pour adapter le temps de pose à la lumière qui revient avant de s'en aller doucement pour laisser venir la nuit. Tout immobile donc juste reculer le buste et laisser les bras rejoindre le long du corps soleil couchant dans le dos pour que l'ombre s'allonge et s'allonge et s'allonge. Tout immobile donc pour que l'ombre s'allonge jusqu'au loin de la mer et jusqu'au bruit des vagues.

Codicille : Mow, toujours, cette fois, je la vois en train de photographier, dos au coucher de soleil mais face à la mer, une histoire de départ, de souvenirs, de ce qu'on garde, de ce qu'on veut garder de comment on fait pour garder les souvenirs... Peut-être un texte qui viendrait juste après DUP dans LVME #14 (14 aussi, même pas fait exprès...)